



L'aube d'Andros

COMMUNICATION DE CHARLES BERTIN

À LA SEANCE MENSUELLE DU 11 SEPTEMBRE 1982

Les pages qui suivent ont fait la matière d'une communication à l'Académie le 11 septembre 1982. Elles sont le signe de l'intérêt que porte l'Académie à un passé qui ne cesse de nourrir notre civilisation.

Ces pages n'ont d'autre ambition que de formuler, à l'occasion des manifestations qu'Europalia-Grèce déroulait cet automne en hommage à la civilisation et à l'art helléniques, quelques considérations d'ordre général sur la signification que revêt l'héritage grec pour un écrivain français de Belgique en ce dernier quart du XV^e siècle.

Chacun de nous porte en lui une certaine image de la Grèce et il est probable que nous ressentons tous différemment la dette que l'Occident contemporain a contractée à l'égard de la patrie d'Eschyle, de Phidias et de Platon. L'homme qui parle dans ces pages n'est ni un philosophe, ni un historien, mais seulement un poète qui sait que cet héritage n'est pas une structure figée, mais aussi la source d'une inépuisable métamorphose.

*

Chacun de nous connaît l'histoire des Atrides : Thyeste, héros grec, fils de Pélops et d'Hippodamie, séduit la femme de son frère jumeau, Atrée ; en manière de représailles, celui-ci égorge ses trois neveux et les fait servir en ragoût à leur père ; Thyeste s'exile, abandonnant à Atrée le trône de Mycènes, qui est le véritable enjeu de la haine familiale, mais il n'a pas fini de faire parler de lui ; il viole sa propre fille Pélopie : celle-ci lui donne un fils qu'on appellera Egisthe ; Pélopie va

épouser Atrée, son oncle, qu'Egiste assassinera. Quant aux deux fils d'Atrée, Agamemnon et Ménélas, vingt-cinq siècles de littérature nous ont appris qu'ils n'étaient pas non plus la fleur des pois : Agamemnon immole tranquillement Iphigénie, sa fille, pour se concilier la faveur des vents qui le conduiront à Troie. Quand il en reviendra, sa femme, Clytemnestre, qui s'était consolée de son absence avec Egiste, l'enveloppera, au sortir du bain, dans un peignoir dont le col et les manches sont cousus, pour l'occire plus commodément. Elle emprisonne sa fille Electre et s'efforce d'étrangler son fils Oreste. Celui-ci la tuera à son tour avant de sombrer dans la folie.

En Grèce, dit Chateaubriand, tout est suave, tout est adouci, tout est plein de calme dans la nature, comme dans les écrits des Anciens. (...) Dans cette patrie des Muses, la nature ne conseille point les écarts : elle tend au contraire à ramener l'esprit à l'amour des choses uniformes et harmonieuses¹.

Ne nous moquons pas trop de l'auteur de *l'Itinéraire* ! il n'y a pas si longtemps que l'Europe intellectuelle a cessé de contempler la Grèce ancienne à travers les lunettes que Ducis chaussait pour traduire Shakespeare. Il est vrai qu'en un temps où l'Histoire était encore insuffisamment informée, bien des tentations l'inclinaient à l'erreur : les prestiges embellis de la démocratie athénienne, le miracle que fut le siècle de Périclès, cet autre miracle, qui en est le corollaire, l'art classique grec qui nous propose, en un prodigieux instant d'équilibre entre l'âme et la forme, l'éthique et l'esthétique, l'image d'une perfection à la mesure de l'homme. Ajoutons-y toutes les séductions préchrétiennes de l'idéalisme platonicien, qui irritaient si fortement Nietzsche, le côté idyllique et pastoral de la poésie de Théocrite et d'Anacréon que certains lecteurs, méconnaissant l'apport des grands Tragiques, croyaient représentative de toute la littérature de l'ancienne Hellade, — et, par-dessus tout, peut-être, cette inimitable et trompeuse lumière qui prête au ciel grec, à la mer grecque, aux marbres grecs cet orient si pur qui est le mirage même du bonheur. Voilà bien des excuses pour le vicomte de

¹ Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, Paris, Le Normant, 1811, tome premier, p. 15 et 16.

Chateaubriand et pour les bergers de Poussin épelant l'inscription « *Et in Arcadia ego* »...

Hélas ! Le siècle de Périclès n'a duré que trente-cinq ans. La démocratie athénienne s'est fondée sur l'équation « trente mille hommes libres — trois cent mille esclaves », et Platon, comme Aristote, durent fuir Athènes pour éviter le sort de Socrate. Quant à la férocité des Atrides qui a alimenté la tragédie universelle, elle est loin d'être une exception dans l'Histoire de la Grèce. Je sais bien que la terrifiante énergie vitale de cette charmante famille s'est déchaînée durant les temps presque légendaires de la civilisation mycénienne, et qu'après tout, notre Frédégonde, qui est un personnage historique, n'était pas non plus un enfant de chœur. Mais un peuple mérite les légendes qu'il crée. Quant aux dieux grecs eux-mêmes, construits à l'image de l'homme, les Zeus et les Dionysos, les Aphrodite et les Hermès, sont-ils autre chose que des fripouilles de haute volée ? Le seul énoncé de leurs exploits suffit à nous convaincre que la débauche et la rancune, la fourberie et le mensonge, la félonie et la cruauté sont leurs moindres défauts.

Et si nous nous référons à l'Histoire elle-même et aux époques où les documents incontestables ne manquent pas, nous voyons se dresser devant nous un tableau qui n'est pas moins horrible. Citons Elie Faure, qui ne peut être soupçonné de ne pas aimer l'art grec :

La volupté du carnage, et du carnage lâche, la femme et l'enfant qu'on viole (...), le prisonnier qui n'a plus ses armes et qu'on éventre ou qu'on égorge, caractérisent toutes les expéditions du pirate de l'Égée qui pille la côte l'Asie pour peupler les harems des chefs de Crète ou de Mycènes, et de l'hoplite cuirassé qui incendie, rase ou rançonne les colonies éparses de l'Ionie à la Grande Grèce et de Chypre à l'Hellespont pour le compte de sa cité. Des populations entières sont livrées aux égorgeurs. Une duplicité atroce préside aux relations entre les villes rivales. (...) Miltiade, Thémistocle, Aristide, Alcibiade sont exilés tour à tour. Démétrios est condamné à mort, Ephialte égorgé, Phocion empoisonné. Démosthène jeté aux fers. Cette rage de meurtre et de persécution s'exerce aussi bien sur les poètes ou les artistes que sur les hommes d'État. Hésiode est assassiné. L'exil frappe (...) Xénophon comme

Hérodote. Phidias lui-même est proscrit, comme Thucydide et peut-être Eschyle. Socrate doit boire la ciguë².

Et j'ai dit tout à l'heure le sort qui fut celui de Platon et d'Aristote...

Arrêtons-nous... Je crois que nous avons assez disserté sur la suavité de l'âme grecque. Quant à celle de la nature, je vois mal où Chateaubriand est parvenu à la découvrir : la Grèce est un pays superbe, mais rude, bouleversé par mille avatars géologiques, hérissé de montagnes, découpé en vallées qui communiquent difficilement entre elles, une terre raclée jusqu'au roc par les vents et les eaux, favorable à tous les particularismes, où l'agriculture et l'élevage sont pénibles et peu rentables, et où le hasard et la nécessité ont fait du rêve odysseéen la conséquence obligée des données de la géographie : une terre ouverte seulement sur la mer, sur les îles, et sur cette Asie parfumée, sensuelle, ambiguë, où le reître dorien se laissera séduire un jour par sa provocante captive ionienne pour engendrer avec elle l'âme hellénique.

Mais avant cela, bien avant cela, bien avant les premiers *Kouroi* et les premières *Korés*, dans les Cyclades d'abord, en Crète ensuite, à Mycènes enfin, des artistes du troisième et du deuxième millénaire, qu'il faut bien appeler grecs, avaient déjà traduit dans l'argile, le marbre ou la fresque leur besoin de survivre.

Et c'est sans doute cet art archaïque, plus que celui de la grande période classique, qui satisfait la curiosité de l'homme contemporain altérée de tous les « ailleurs » et de tous les « autrement ». On sait que les masques nègres et les idoles cycladiques enchantaient déjà Apollinaire et André Breton. C'est le même mouvement qui pousse en ce moment certains esthètes de l'architecture occidentale à trouver notre art roman suspect et à se passionner pour l'Europe des invasions, pour l'âge d'or de Justinien ou pour les baptistères carolingiens. Il n'est plus rare aujourd'hui d'entendre proférer sentencieusement dans les salons : *Le Parthénon ? Peuh ! C'est déjà la décadence !...* Ainsi, c'est aux arts de la Grèce primitive qu'on a tendance à prêter de nos jours ces vertus fondamentales que l'« honnête homme » découvrait jadis dans l'âge classique, et c'est en eux que les créateurs encore avides de se trouver des garants dans le passé sont allés chercher naguère l'inspiration de cette nouvelle renaissance dont nous nous éloignons déjà.

² Elie Faure, *Histoire de l'Art, Introduction à l'art grec*, Paris, Le Livre de Poche, 1964, p. 164 et 165.

C'est fort bien, mais ce serait mieux encore si ces oscillations de la mode, en nous amenant à brûler ce que nous avons adoré, ne nous rendaient parfois injustes à l'égard d'un moment capital de la civilisation humaine dont le seul tort est d'avoir, pour l'instant, partiellement épuisé ses prestiges. Il y a quarante ans, Jean Charbonneaux écrivait déjà dans l'introduction de son livre capital sur *La sculpture grecque classique* :

L'art classique (grec) continue et continuera de proposer des suggestions plastiques aux artistes et des sujets de réflexion aux historiens de l'art. Mais peut-être ne sera-t-il, peut-être n'est-il déjà, plus profondément senti et vraiment compris³.

Sans doute nous faut-il en effet un effort particulier pour donner aujourd'hui tout son sens à ce génie indivisible qu'alimentent également l'invention du talent individuel et les traditions d'une civilisation arrivée à sa plénitude. L'image exemplaire de l'homme debout, regardant droit devant lui à hauteur de créature, que dressent Sophocle et Phidias sur le rocher grec, ce qu'elle exprime, c'est l'idéalisation de la raison prenant le pas sur la nature ; c'est la stylisation d'une victoire de l'intelligence sur les puissances obscures, de l'esprit sur le désordre, de la clairvoyance sur l'illusion, de la mesure sur l'ivresse ; c'est l'accession de l'être humain à une maturité déjà prête à refuser les dieux. Je ne me sens pas le droit de dire que nous n'en sommes plus dignes, mais j'ai bien peur de ne pas me tromper en affirmant que, d'une façon générale, l'homme contemporain s'intéresse à autre chose.

Paul Valéry disait : « Toute race et toute terre qui a été successivement romanisée, christianisée, et soumise, quant à l'esprit, à la discipline des Grecs, est absolument européenne⁴. » Pendant vingt-cinq siècles, nous avons interrogé la civilisation grecque pour lui demander des réponses qu'elle ne pouvait pas toujours nous fournir. Au bout de la longue chaîne de l'Histoire, nous lui devons en partie d'être ce que nous sommes, et la révolte même de notre temps n'aurait pas la même signification, si elle ne s'exerçait à distance contre cette « perfection de

³ Jean Charbonneaux, *La sculpture grecque classique*, Lausanne, La Guilde du Livre, 1942, p. 6.

⁴ Paul Valéry, *Variété, La crise de l'esprit*, Paris, N.R.F., 1948, p. 55.

l'ordre » qui est son héritage. Puisque je viens d'évoquer Valéry, je m'en voudrais de ne pas rappeler en passant à mes confrères en littérature que, dans l'ensemble des dettes que l'Europe a contractées à l'égard de la Grèce, l'auteur de *La crise de l'esprit* n'en voyait pas de plus considérable que l'invention de la géométrie : « Songez, dit-il qu'il s'agit d'une aventure passionnante, d'une conquête mille fois plus précieuse et positivement plus poétique que celle de la Toison d'Or. Il n'y a pas de peau de mouton qui vaille la cuisse d'or de Pythagore⁵. »

En réalité, nous sommes aujourd'hui saturés de la Grèce comme d'une maîtresse obsédante : nous rendons toujours hommage à sa beauté, il nous est impossible de la quitter, mais nous envisagerions avec soulagement l'idée de faire chambre à part. C'est dans ces moments-là qu'il faut faire le point avec soi-même.

Si l'art grec a des limites, elles résident sans doute dans son anthropomorphisme même : en se bornant à la représentation du visage et du corps humains, en réalisant une forme absolue qui interdit toute transposition, il crée un naturalisme de l'intelligence qui exprime à merveille ce qu'il veut exprimer, mais qui suggère peu au-delà de son propre objet. La forme pure, cristallisée, exilée en soi-même, prisonnière de ses lignes inflexibles, aboutit à nier l'immense mystère du monde auquel la statuaire égyptienne, indoue ou chinoise fait toujours instinctivement référence.

Mais voilà qu'à mon tour je tombe dans l'injustice que je dénonçais tout à l'heure. Est-ce faire le point que de succomber à la manie de contester sans cesse son plaisir ? Quand je revois l'Héra de Samos, l'Aurige, le Poseidon au bras tendu du Musée d'Athènes, quand je revois la tête de jeune homme de la frise nord du Parthénon, je découvre qu'il est absurde de jouer au petit jeu des comparaisons et des nuances : dans la voie que l'art a choisie à ce moment de son histoire, rien de plus grand n'a été fait.

Mais revenons-en une fois encore à Chateaubriand, mentor exaspérant et styliste de premier ordre :

⁵ *Ibid.*, p. 27 et 28.

Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion très vive que l'on jouit le plus de ses sentiments. Je m'avançais vers Athènes avec une espèce de plaisir qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion⁶...

Cette phrase de *l'Itinéraire* m'est revenue à la mémoire quand je suis arrivé pour la première fois à Athènes par la route que l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* avait empruntée cent soixante ans plus tôt. Un peu après Eleusis, à la hauteur de Daphné, l'Acropole apparaît dans le ciel comme une masse d'abord un peu confuse sur laquelle se détache bientôt le Parthénon.

Je me souviens qu'à mon retour, confessant dans un salon bruxellois que j'avais passé mes vacances en Grèce, et négligeant sans doute d'assortir mon aveu de ce demi-sourire d'excuse qui, dans une société de gens d'esprit, accompagne toujours l'énoncé d'une banalité, je me suis attiré une remarque d'une dame fort charmante ; c'était peut-être la même qui situait le Parthénon dans la décadence. Elle me dit :

– L'Acropole ? vous auriez dû voir Trébizonde ! C'est beaucoup moins couru...

Et il est vrai que c'est très couru. Au point que c'en est parfois gênant, dans le sens physique du terme. Gênant parce que les cordées de fourmis photographes qui, dès potron-minet, escaladent les pentes de l'Acropole, prennent vraiment beaucoup de place et font vraiment beaucoup de bruit. On pense au dessin humoristique qui représente un autocar de touristes arrêté au pied d'une énorme cataracte : « Si ces dames voulaient bien se taire un instant, dit le guide, elles pourraient entendre le bruit des chutes du Niagara »... On pense aussi à la phrase de Sophocle : « Si nombreuses que soient les merveilles de la nature, la première de toutes, c'est l'homme. » C'est incontestable en théorie, mais tout à fait faux en pratique. D'autant plus qu'on était venu pour voir une autre merveille et qu'on l'avait rêvée nue, sans armes, pure de tout contact, abandonnée à notre seul regard ; qu'on avait longuement médité la promenade le long de la voie sacrée, en suivant le portique nord, qui l'aurait progressivement livrée à notre enchantement ; qu'on avait imaginé à loisir l'émouvante assise de roche sur laquelle se dresse le temple de marbre transformé en leçon d'harmonie par des hommes merveilleux à

⁶ *Op. cit.*, p. 168.

l'usage d'autres hommes merveilleux. Mais il y a trop de merveilleuses semelles sur trop peu de merveilleux mètres carrés. Et, je vous l'avoue, on a presque envie de retourner aux images que des sorciers professionnels sont parvenus à prendre des ruines, ces images où l'on ne voit que le marbre et le ciel, et qui, grâce à un tour de passe-passe que je n'ai pas encore compris, réussissent à rendre la foule des merveilleux touristes à l'invisibilité d'où elle n'aurait jamais dû sortir. Car, comme l'a dit très justement je ne sais qui, il est acquis, une fois pour toutes, que « les touristes, ce sont les autres ».

Les grands sites archéologiques grecs accueillent ainsi chaque année des foules de plus en plus considérables. Il est évident que la relative lassitude suscitée par l'art classique n'atteint que les intellectuels et les snobs : les autres ne sont pas encore au courant... La dame a donc parfaitement raison. Mais je ne m'avoue pas battu si vite. A l'instant où je sens que son regard va se détourner de moi comme d'un objet sans intérêt, je reprends négligemment : « Nous avons “ fait ” aussi les îles de l'Égée »... (Dans ces cas-là, il est toujours préférable de dire « l'Égée » plutôt que « la mer Egée »). Je vois qu'elle sursaute : j'ai visiblement marqué un point...

- Les îles ?
- Les Cyclades.
- Naxos ?
- C'est ça, dis-je. L'île d'Ariane...

Elle respire profondément. Je vois, comme si je m'étais subrepticement glissé dans les circonvolutions de son mignon cerveau, qu'elle rassemble avec fièvre les lambeaux de ses souvenirs scolaires...

- Délos ? hasarde-t-elle
- Notamment, dis-je, résolu à ne pas l'aider.

Elle ne doit pas en connaître d'autres, car elle change de direction.

- Un yacht ? questionne-t-elle avec une flamme dans le regard.

Je mens sans vergogne :

- Bien sûr.
- Vraiment ?
- Enfin... Presque !, dis-je, saisi par le remords. Un caïque...
- Un caïque ?

Visiblement, elle ne sait pas ce que c'est. Mon triomphe est total. Et c'est moi qui me détourne d'elle, la laissant à son *dry* devenu tout à coup insipide.

Ce que je n'ai pas dit à la dame, parce que — primo — on n'est pas dans un salon pour étaler ses sentiments, — secundo — ma pudeur en aurait souffert, — et tertio — elle n'aurait pas compris, c'est que, non seulement les îles n'étaient pas « courues », mais qu'elles étaient belles. Ce que je ne lui ai pas dit, c'est que, de ma vie, je n'oublierai ce réveil un peu transi du premier matin sur le bateau, vers quatre heures, la montée tâtonnante du petit escalier raide vers le pont, le visage brouillé de sommeil d'un ou deux amis qui m'avaient suivi, et, droit devant notre proue, sur la mer luisante comme une cuirasse d'acier noir, l'apparition de cette peau de lion fauve jetée contre un ciel qui, déjà, se teintait légèrement de rose : Andros, la première île de notre voyage dans les Cyclades. Ce que je ne lui ai pas dit, c'est que mon cœur de vieil enfant se mit soudain à bondir dans ma poitrine devant un spectacle qui comblait si merveilleusement une attente nourrie de trente années de lectures et de rêves : la bienvenue adressée par la terre grecque aux quelques vivants qui étaient venus de si loin pour la saluer. Ce que je ne lui ai pas dit, c'est la volupté de ma première plongée solitaire dans la mer tiède où chaque brasse crevait, sur l'eau lisse encore toute chargée de nuit, une pellicule d'email rose. Je ne le lui ai pas dit. Pourquoi l'aurais-je fait ? Nous avions parlé des vacances, et non pas du bonheur. Et rien ne ressemblait plus au bonheur que le ralenti de cette nage d'aveugle qui me portait vers la terre endormie et maintenant toute proche, à travers l'extraordinaire silence de l'aube...

J'abordai sur une plage de galets en un endroit nommé *Paleopolis* : c'est là que les archéologues situent l'un des principaux ports antiques de l'île d'Andros. On devinait d'ailleurs, à travers l'eau qui devenait plus claire de minute en minute, d'énormes pans de maçonnerie submergés qui devaient être les môles de ce port. Mais, sur la terre, plus rien ne subsistait de cette grandeur engloutie. À part une barque échouée, une petite chapelle sur la hauteur, et quelques pauvres maisons non loin du rivage, l'île paraissait nue. À perte de vue, je n'apercevais que la roche dépouillée, déchirée, sans un arbre, sans un homme. Un sol mort, figé dans une immobilité et un silence surnaturels. Il était difficile d'imaginer que des navires avaient jadis abordé ici, qu'une ville s'était élevée sur cette côte, que des hommes avaient vécu, aimé, souffert sur ce roc. Mais tout ce que touchait mon regard avait

la beauté rigoureuse des lieux que le temps a réduits à l'essentiel. Cette île était belle comme le désert, mais comme un désert hanté par les milliers de fantômes qui l'avaient peuplé un jour. Leur présence m'entourait dans l'air du matin, sur cette plage léchée par une mer que le soleil commençait doucement à bleuir. Alors, je fis ce que je n'avais point fait au Parthénon, et, avant de plonger pour rejoindre la barque de notre bateau qui glissait vers le rivage, chargée d'une grappe d'enfants, je rendis mentalement son salut à ce peuple des morts.

Copyright © 1982 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Charles Bertin, *L'aube d'Andros* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1982. Disponible sur : < www.arlfb.be >